

invasion agit à la façon d'un dernier dissolvant sur cette société canadienne dont les pièces, en l'absence de tout lien et de tout pouvoir social fort, ne tiennent que très lâchement l'une et l'autre. Elle se résout en ses groupements originels : les diverses classes se groupent à nouveau suivant les tendances sociales et les intérêts collectifs de chacune d'elles.

On distingue facilement huit groupes au sein de cette masse indécise. Deux de ces groupes ont une attitude plutôt passive, bien que le résultat en définitive dépende d'eux. C'est, au premier chef, le groupe des anciens colons canadiens-français formant le fond de la population rurale ; et, en second lieu, ce sont les Indiens, ceux de l'Ouest, pourvoyeurs de la traite des fourrures, et ceux domiciliés parmi les blancs, entre autres les Iroquois du Sault-Saint-Louis.

Or Canadiens français et Indiens étaient fortement sollicités du côté des Américains par les émissaires du Congrès : soldats français restés après la conquête, Bostonnais que les Iroquois du Sault-Saint-Louis avaient adoptés, et surtout marchands anglais fixés au Canada, en relations suivies avec leurs correspondants de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York.

Pour défendre un immense pays contre les forces supérieures du Congrès américain, le gouverneur Carleton, assisté d'un petit nombre de fonctionnaires civils et militaires, ne dispose que de deux régiments et de quelques canonniers. Mais il espère que la population canadienne lui restera fidèle, et même lui prêterait main forte pour repousser les envahisseurs. Murray, au moment de la cession, mettait sa confiance plutôt dans l'Habitant et le clergé des campagnes. Carleton, douze ans plus tard, paraît vouloir s'appuyer avant tout sur la noblesse, que, par une loi constitutive de l'année précédente, dite Acte de Québec (1774), il a rétabli ou confirmé, ainsi que le clergé, dans la jouissance de la plupart des privilèges anciens.

N'oublions pas que depuis 1760 Georges III occupe le trône d'Angleterre. A la différence de Georges Ier, qui ne parlait que l'Allemand, et de Georges II, qui parlait fort mal l'anglais, Georges III est franchement anglais de langue et d'éducation, sauf qu'il est bien résolu à reprendre, au profit du souverain, les attributions que lui ont dérobées sous les règnes précédents la Chambre des communes et la bourgeoisie anglaise. La haute aristocratie tory et le clergé anglican, ravis des égards dont ils sont l'objet auprès du nouveau roi, à la suite de l'effacement subi sous les deux règnes précédents, lui donnent un cordial appui. De là un regain de prestige et d'influence pour le pouvoir monarchique et les classes privilégiées.